

—Sans doute, mais puisque votre cœur était libre, quelle répugnance pouviez-vous avoir ?

—Aucune, et pour vous parler en toute franchise, je vous avouerai que je le désirais passionnément.

—Quelle est cette énigme ? Vous désiriez ce mariage et vous vouliez le rompre !

—Il m'est douloureux de trahir un secret qui n'est pas le mien. Il le faut cependant... sachez donc que c'est mon cousin qui, follement épris de la femme qu'il a épousée depuis, et sachant trop bien que sa mère ne consentirait jamais à le voir manquer à ses engagements vis-à-vis de moi, m'a conjurée de les rompre moi-même, en prétextant un sentiment qui était, hélas ! bien loin de mon cœur.

—Tout dans ce récit est impossible ! s'écria M. de Renzais avec violence ; impossible d'abord que M. de Lermont ait été assez aveugle pour ne pas vous aimer, impossible aussi qu'il ait eu la lâcheté de vous demander de prendre sur vous le tort de cette rupture, alors que vous l'aimiez ; impossible enfin que vous y ayez consenti, ayant de l'affection pour lui !..

Je me souvins que j'avais promis à Mme de Lermont d'être sage, de rester calme. Je fis un grand effort sur moi-même, car j'étais profondément humiliée, et je répondis avec toute la douceur dont je fus capable.

—Cela vous étonne, monsieur, mais apprenez que j'aimais assez Albert pour être heureuse de me dévouer à son bonheur et que j'étais trop fière d'ailleurs pour refuser de le rendre libre. Et puis il me semble même que je l'ai excusé en comprenant quel devait être, pour l'amener à être si cruel envers moi, son amour pour celle qu'il me préférerait.

—Votre tante n'a jamais su depuis le véritable motif ?

—Jamais. A quoi bon ?